

La ville fantôme

Un matin, je m'éveillai tôt. Il faisait jour. Nous étions au printemps. Je me préparai une tasse de café bien chaud dans ma petite cuisine et des tartines de pain et de beurre. J'avalai tranquillement ce petit déjeuner banal songeant déjà à l'emploi du temps de cette jolie journée de mai.

J'étais en vacances et bien heureux de l'être. Je rejoignis bientôt la salle de bains, où, comme à l'accoutumée, je fis mes ablutions, m'habillai lentement et passai dans la salle de séjour.

Puis, j'ouvris les fenêtres de chacune de mes pièces et bientôt les volets laissant entrer le petit air matinal d'une journée qui s'annonçait agréable. Je restai là quelques minutes à ma fenêtre observant mon petit paradis terrestre, mon jardin que j'avais eu tant de joie à embellir le mieux que j'avais pu. Les fleurs de ma propriété commençaient à poindre et j'avais un petit arbre déjà tout fleuri. L'herbe était fraîche et belle. Tout était calme, paisible. Je sifflotai quelque rengaine joyeuse parlant d'amour et d'eau fraîche. Un petit oiseau vint se poser sur mon pommier et se mit à gazouiller joyeusement. Un peu plus loin, je vis un chat escalader une haie. La démarche féline, l'œil à l'affut, il fixait son regard sur un mulot et se jeta soudain sur le petit rongeur, le fit sauter en l'air, le laissa s'échapper puis le rattrapa et ainsi de suite prenant un malin plaisir à le tourmenter de façon sadique. Je fis un brin de vaisselle, passai le plumeau sur des objets et des meubles hétéroclites.

Vers huit heures, je sortis, l'humeur gaie, en bras de chemise. J'atteignis la rue principale du village et me dirigeai déjà vers la presse pour m'acheter le quotidien du matin. Assez étrangement, je ne vis rien dans la rue : ni voiture, ni vélo, ni piéton. J'arrivai devant la boutique, actionnai la poignée de la porte mais celle-ci résista. La porte était fermée à clefs. Je tentai de distinguer quelque individu à l'intérieur. Je ne vis personne. Bizarre! D'ordinaire, le magasin était ouvert dès sept heures trente. Je passai mon chemin me dirigeant vers la Poste. Je ne vis pas davantage de monde sur la place de l'église ni devant la

mairie et la Poste demeurait close. Il n'y avait personne et pas d'autre bruit que les voix chantantes des oiseaux. La ville demeurait déserte.

C'était incompréhensible et assez inquiétant d'autant qu'à cette heure, les villageois sortaient de chez eux pour partir à leur travail ou à l'école ou bien pour acheter des cigarettes et le journal du jour. Nulle femme à sa fenêtre, pas de concierge devant la porte, aucune âme vivante devant le perron d'une maison ou derrière les carreaux... A l'heure où les retraités se parlaient d'une demeure à l'autre, où les femmes s'apprêtaient à faire leurs courses, leurs bébés sur le dos, il n'y avait rien. Tout demeurait sans vie. Les hommes semblaient avoir déserté le village comme par enchantement.

Inquiet, je hâtai le pas espérant trouver quelqu'un à la boulangerie, à la boucherie, au café. Personne. Ces lieux ordinairement ouverts de bonne heure demeuraient fermés comme le magasin de journaux ou la Poste. Je ne comprenais rien. Je parcourus le village, tout le village ou presque en quête d'une présence humaine. Je fus en sueur, je soufflai comme un sportif après l'exploit. Désespéré, je ne savais que faire. Où que j'aille, dans n'importe quelle ruelle, sur n'importe quelle place, d'un bâtiment à l'autre, tout demeurait obstinément désert et calme comme si un ouragan avait emporté les hommes. Tous les hommes, sauf moi. J'eus très peur, je courus un peu et ralentis à cause d'un point de côté handicapant. Je ne savais plus à quel saint me vouer, je me sentis perdu.

Je me mis alors à crier fort à travers les rues dans le vain espoir d'une réponse. Je poursuivis mon chemin fatigué nerveusement. Je suffoquai, je pleurai, j'implorai. Assis sur un banc, je tentai de reprendre mes esprits.

Que s'était-il donc passé ? Vivais-je un rêve ou plutôt un cauchemar ?

Le temps était au beau fixe et pourtant je me sentais profondément seul et désespéré. Que faire ? Pourquoi n'y avait-il plus trace humaine ? Avait-on procédé à l'évacuation de la population cette nuit pour une cause quelconque ? M'avait-on oublié ? Y aurait-il eu des enlèvements massifs par des extra-

terrestres ? Tout tourbillonnait dans ma tête. Ce n'était qu'idées invraisemblables, ridicules. Je repris la route en direction de mon domicile, frappai à tout hasard aux portes de mes voisins sans obtenir la moindre réponse, regagnai ma maison, ouvris le garage, en sortis ma voiture. Il fallait que j'en aie le cœur net une fois pour toutes.

Je montai dans mon auto et pris la route sans trop savoir où aller. Je roulai sur des avenues désespérément vides, sur des routes sans voitures. Mais cette sensation n'était guère grisante. Je parcourus kilomètre après kilomètre traversant de petits villages ou des bourgs sans rencontrer âme qui vive. Partout, la même vision. J'eus l'idée d'allumer la radio. Aucun son n'en sortit comme je devais m'en douter. Mais où donc était passé le monde des humains si tant est qu'il avait existé un jour ? Où se trouvaient ceux qui peuplaient hier encore la planète ? Je criais dans mon automobile ma détresse, mon désarroi mais que faire seul au monde ? J'avalai les kilomètres le cœur gros.

C'est alors que j'atteignis l'entrée d'une grande ville, magnifique par son architecture mais affreusement silencieuse et angoissante. Je me garai dans un parking en centre ville, sortis de mon auto et me retrouvai piéton en un lieu entièrement exempt de toute vie humaine. J'arpentai une rue piétonne, me rendis dans une vaste galerie de magasins tous fermés, gravis les étages d'un immeuble muet. Je me mis en demeure de trouver un lieu ouvert, quelconque. En vain ! Pas un magasin, pas la moindre banque, pas le moindre restaurant, pas le moindre hôtel. C'était le silence dans les rues hormis le piaillage des oiseaux insensibles à mon état. Je marchai longtemps, longtemps, errant comme une âme en peine. C'était l'après-midi et je n'avais rien mangé. Je trouvai par bonheur sur ma route un distributeur de gâteaux secs. Par chance, la pièce que j'introduisis dans la machine me permit de consommer. A bout de force, je m'assis sur un banc pour me reposer un peu. Je ne sais combien de temps je demeurai là car je m'endormis. Lorsque je m'éveillai et repris conscience de mon état, il faisait nuit, un peu frais et comme par miracle, les lampadaires de la ville fantôme étaient tous allumés. Je repris soudain quelque peu espoir. Les lampadaires ne pouvaient sérieusement s'être allumés sans le concours des hommes.

A moins qu'ils ne se soient éclairés automatiquement sous l'effet de la nuit tombante.

Je me levai et marchai un peu ne sachant plus trop que penser. Les devantures des magasins, elles, étaient éclairées mais les portes d'entrée demeuraient closes. Je me dirigeai vers une bouche de métro, je descendis les marches lentement et me retrouvai bientôt dans une station tout éclairée. Je ne vis bien évidemment pas le moindre train, ni à l'arrêt, ni en circulation. Il ne servait à rien que j'attende ici l'arrivée d'un hypothétique métro qui n'apparaîtrait jamais. Néanmoins, je ne bougeai pas comme si je me sentais un peu en sécurité en ce lieu sous terre à l'abri d'une ville sans âmes. Il me prit la fantaisie de m'aventurer sur les rails. Après tout, que risquais-je puisqu'il n'y avait rien, pas le moindre danger à l'horizon. Je ne sais quelle force m'attira sur ces tiges de fer parallèles.

Je marchai alors sur elles en direction d'un tunnel faiblement éclairé. J'avançai lentement et néanmoins avec assurance. Je ne saurais dire combien de temps j'avançai ainsi, seul. C'est alors que je l'entendis soudain. Et un brillant éclair passa devant mes yeux comme un feu immense.

Olivier BRIAT